

sines, il n'est pas de hasard qu'ils ne soient décidés à braver pour se procurer ces armes précieuses. Aucune considération n'arrête ces insulaires, quand il s'agit de leurs intérêts; et dans peu de temps les déportés de Botany-Bay, auxquels on permet de servir comme matelots sur les vaisseaux, et qui ne manquent jamais de désertier quand ils en trouvent l'occasion, feront de ces îles des repaires de pirates.

En quittant Maouroua nous fîmes route pour les îles Sandwich. La première que nous vîmes fut Vahou: elle était soumise à Taméaméa. Nous y achetâmes du sel qui était rare et cher, parce que les Européens et les Américains viennent s'y approvisionner de cette denrée. Les fréquens rapports de ces insulaires avec nous leur ont appris à mettre une juste valeur aux productions de leur pays, et ils montrent beaucoup d'intelligence dans leurs marchés. Les Américains leur apportent à un prix modéré des marchandises, pour lesquelles ils reçoivent des vivres en échange. Ce commerce avec les Américains doit, si je ne me trompe, hâter les progrès de la civilisation dans cet archipel.

Nous refusâmes d'admettre à bord aucun insulaire. Ils s'en consolèrent en faisant, de leurs pirogues, la conversation avec les Taïtiens. Un chef, qui gouvernait sous Taméaméa, fut seul reçu, et ordonna aux pirogues de se tenir à l'écart.

Lorsqu'elles n'obéissaient pas assez promptement, il prenait des pierres de notre lest, et en lançait aux délinquans; quelques-uns furent blessés. Le système de l'obéissance est complètement en vigueur dans ces îles.

Tous les comptes relatifs à l'achat du sel ayant été réglés, le chef s'en alla, et à notre grand étonnement toutes les pirogues disparurent en même temps; il n'en restait qu'une seule avec un officier du roi. On lui demanda la cause de ce départ précipité; il l'ignorait. On craignit alors quelque trahison, et l'on eut l'idée de s'emparer de l'officier. L'on fut arrêté par la crainte d'exposer à des dangers les vaisseaux qui viendraient après nous.

Enfin on découvrit que le charpentier s'était glissé dans une pirogue, et avait été mené à terre. L'acquisition d'un tel personnage était d'un prix inestimable pour Taméaméa. Il nous aurait donc été fort difficile de le ravoïr, et nous n'étions pas assez nombreux pour le réclamer à force ouverte. On prit le parti de le laisser.

Quoique Vahou soit une des îles les plus fertiles de celles que possède Taméaméa, et que les habitans nous aient fourni des vivres en abondance, leurs prétentions étaient pourtant bien plus élevées que nous ne nous y attendions. L'un d'eux nous demanda notre grande voile en troc de quatre cochons. Ils sont très-difficiles sur le choix des

objets, et si l'on ne se prête pas à leurs fantaisies, ils retournent à terre avec leurs marchandises.

Nous apprîmes à Vahou que Taméaméa était à Moouï avec la plupart des chefs qui relèvent de lui. Quand il voyage, il a la sage politique de se faire accompagner de ceux qui ont de l'autorité ou de l'influence dans le pays, pour les avoir sous les yeux, et prévenir les conspirations qu'on pourrait tramer pendant qu'il n'y est pas. Ces chefs sont sans cesse à rêver aux moyens de secouer le joug, et de se rendre indépendans de lui, des uns des autres, et de leur précédent souverain.

Au reste, cette précaution lui a été conseillée par l'expérience. Il eut beaucoup de peine à rétablir son autorité à Ovaïhy, où l'on avait profité de son absence pour fomenter une insurrection. Il ne craint que les chefs; il sait qu'il n'a rien à redouter du peuple quand ils ne l'excitent pas à la révolte.

Taméaméa s'occupe avec succès d'aggrandir ses états. Le roi de Vahou vaincu, de même que tous ceux des îles de l'est, s'est réfugié à Otouaï. Taméaméa préparait en ce moment une expédition pour l'y attaquer.

Nous atterîmes à cette île; les naturels ne tardèrent pas à nous accoster. Les Taïtiens nous recevoient comme des amis, les insulaires de Sand-

wich, bien plus civilisés, regardent les Européens comme des hommes qui leur apportent des arts nouveaux et de nouvelles branches d'industrie. Le voyage de Vancouver a produit dans la condition de ces insulaires un changement notable, et dont les effets seront permanens. S'ils continuent à marcher du même pas, bientôt l'on ne pourra plus les ranger parmi les peuples sauvages.

Le généralissime vint nous saluer de la part du roi, qui nous pria de l'excuser de ne pas paraître lui-même; mais il était trop tard pour qu'il sortît. Le général nous demanda des nouvelles de Vahou, et des détails sur les préparatifs de Taméaméa pour l'invasion d'Otouaï. Nous lui répondîmes qu'ils se poursuivaient avec la plus grande activité. Il répliqua qu'il le savait déjà, et que la confirmation de ces avis, donnée par des étrangers, lui causait beaucoup de chagrin. Il fut facile de s'en apercevoir; car de gai et communicatif qu'il était à son arrivée à bord, il devint tout à coup triste et taciturne. Proche parent du roi, il lui avait gardé dans tous ses malheurs un attachement inébranlable. Ils étaient actuellement cernés dans leur île avec un petit nombre d'amis fidèles, mais bien décidés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Nous cherchâmes à distraire le général, en lui montrant des objets des manufactures de notre

pays. Il leur donna des éloges ; mais son esprit était trop préoccupé. Plusieurs fois il nous demanda si nous avions des fusils et de la poudre, espérant au moins obtenir une petite provision de ce dernier objet. Nous lui fîmes comprendre que nous n'avions que la quantité suffisante pour la sûreté de notre vaisseau jusqu'à notre retour en Angleterre.

Le lendemain matin le roi vint nous voir. Il paraissait fort abattu. Il se plaignit de ce que des Anglais, attachés à Taméaméa, avaient détourné des bâtimens de toucher à Otouaï pour y prendre des provisions. Il dit qu'il était grand ami des Anglais, et montra des certificats de plusieurs capitaines qui attestaient sa conduite amicale envers eux. Il avait appris assez d'anglais de quelques-uns de nos compatriotes, qui avaient suivi sa fortune pendant quelques années, pour pouvoir comprendre toutes les questions simples qu'on lui adressait, et y répondre dans notre langue. Cela nous sembla d'autant plus extraordinaire, que même les Taïtiens, qui ont eu tant d'occasions d'en acquérir la connaissance, y ont fait si peu de progrès, qu'il est presque impossible de reconnaître dans leur bouche les noms propres des personnes qu'ils ont le plus fréquentées.

Le roi ne se montra pas moins empressé que son général de savoir des nouvelles des mouve-

mens de son ennemi, et fut aussi affecté que lui de ce que nous lui racontâmes. Il ne prévoyait que trop le résultat de l'attaque de Taméaméa. Observant le profond chagrin dans lequel il était plongé, nous nous gardâmes bien de lui offrir des liqueurs spiritueuses : il s'attendait sans doute à ce présent ; mais il eut la discrétion de ne pas en demander.

Ce prince infortuné, que ses excellentes qualités rendaient digne d'un meilleur sort, était sur le point de prendre le parti le plus extravagant qu'il soit possible d'imaginer. Les Européens qui s'étaient attachés à lui, les uns charpentiers, les autres forgerons, etc., formaient avec leurs enfans un nombre considérable. Ils construisaient un vaisseau capable de faire un long voyage, et destiné, dans le cas d'une invasion, à les emmener avec le roi dans une des îles dont ils avaient entendu dire que le grand océan est parsemé. Ils avaient une boussole ; mais ils ignoraient entièrement l'art nautique. Leur chance de salut était bien faible, et ils se trouvaient dans une triste alternative ; car ils savaient bien qu'une fois l'île envahie, la résistance serait inutile. De toutes les calamités humaines, ils n'en est peut-être pas une aussi affreuse et plus digne de pitié que celle qui force tout un peuple à abandonner son pays natal pour échapper à la férocité d'un conquérant.

Nos matelots s'intéressèrent vivement aux malheurs du roi d'Otouaï. C'était l'homme le plus intelligent que nous eussions rencontré dans ces mers. L'affection que lui témoignaient ses sujets prouvait la bonté de son cœur.

Pendant tout le temps que nous fûmes mouillés sur la côte de son île, il ne quitta pas le vaisseau; il ordonnait de nous apporter tout ce dont nous avions besoin, et on lui obéissait avec joie et empressement. Sa conversation était très-instructive, et si ses affaires eussent été dans une meilleure posture, nous eussions pu établir entre nous des liaisons très-avantageuses.

Sa présence à bord encourageait les insulaires à nous apporter beaucoup de sel : de sorte qu'en peu de temps nous eûmes la plus grande partie de notre provision. Le soir, quand les affaires étaient terminées, nous amusions le roi, le général et sa suite, des danses et des chansons des Taïtiens. La femme de Pulpit y prenait la plus grande part. Comme les femmes des îles Sandwich sont généralement fortes, hommages et basanées, la jeune Taïtienne, qui était fort bien, passait à Otouaï pour une beauté exquise. Le roi la trouva très-jolie. Il me dit à cette occasion qu'il avait envoyé un ambassadeur au roi de Taïti, pour lui demander une femme; il s'étonnait de ce que son agent n'eût pas profité de notre vais-

seau pour revenir avec l'objet de sa mission : elle avait échoué. Cet homme nous avait prié de l'embarquer sur notre bâtiment, et nous y avions consenti; mais la veille de notre départ, il s'évada à la nage, cédant probablement aux suggestions d'Otou, qui lui avait conseillé d'abandonner son roi, dont la cause était désespérée.

Lorsque le roi nous fit ses adieux, nous lui demandâmes ce que nous pourrions faire pour reconnaître ses bienfaits; il répondit que rien ne lui serait plus agréable que du fer, de la toile et d'autres objets nécessaires pour le vaisseau qu'on lui construisait. Nous lui donnâmes autant de fer qu'il en désirait, et nous y joignîmes des outils, des haches, des miroirs, du drap et un peu de poudre à canon. Il reçut notre présent avec les marques de la plus sincère reconnaissance. Entré dans sa pirogue, il nous pria de faire connaître son malheureux sort à nos compatriotes, et nous combla de bénédictions.

Ses malheurs, son bon caractère et sa conduite sur notre bord nous avaient inspiré pour lui l'intérêt le plus touchant; nous faisons des vœux pour qu'il pût triompher de Taméaméa. Nous regrettions que Vancouver eût abordé l'île de ce dernier, et que les secours qu'il lui donna, mis à profit par les talens extraordinaires de ce chef, l'eussent mis à même de devenir un conquérant.

Si Vancouver eût pu prévoir le résultat de sa conduite envers cet ambitieux, je ne doute pas qu'il n'eût agi d'une manière opposée; mais nous sommes des instrumens aveugles dans les mains de la Providence, et il faut se consoler par l'idée que les événemens que nous déplorons, ont souvent des effets heureux qui échappent à la pénétration de l'homme.

Quoique nous fussions bien pourvus de sel, nous n'en avons cependant pas assez, et ce n'était pas la peine d'être venus si loin sans compléter notre chargement. Il ne nous restait plus d'autre ressource que d'aller à une des îles soumises à Taméaméa; mais nous connaissions déjà par expérience la difficulté de s'y procurer des provisions: ainsi, pour remédier à ces inconvéniens, nous résolûmes de faire route pour Oniheaou qui était restée fidèle au roi d'Otouai. Instruit de notre dessein, ce bon prince nous témoigna son regret de ne pas pouvoir nous accompagner; la prudence lui imposant le devoir de ne pas s'absenter, il expédia un messenger à Oniheaou pour avertir les habitans de notre prochaine arrivée, et leur recommander de nous bien recevoir, et de subvenir à nos besoins.

Cette invitation produisit son effet: les insulaires vinrent au-devant de nous; ils nous fournirent des vivres à un prix très-modéré, ainsi

que du sel. Ils paraissaient tous dévoués à leur roi, et prêts à le défendre, quoiqu'ils conservassent peu d'espoir de résister aux attaques de Taméaméa.

Nous allâmes ensuite à Ovaïhy; tout y était trois fois plus cher qu'à Otouai et à Oniheaou. Bientôt nous reçûmes la visite de l'anglais Young. Il confirma les nouvelles que nous avions apprises à Vahou sur Taméaméa.

Ce chef a un palais en brique, bâti à l'européenne, avec des fenêtres et des vitres. Ses sujets, excités par l'exemple des ouvriers européens qui vivent au milieu d'eux, ont acquis une connaissance intime des arts mécaniques, et l'ont mis en état d'augmenter sa marine, objet de ses vifs desirs. Je suis persuadé qu'avant peu d'années, il créera dans ces îles une puissance qui ne sera pas à mépriser.

Il y a loin de la position actuelle de Taméaméa à ce qu'elle était lorsqu'il fit hommage de la souveraineté de son île à Vancouver, comme officier et représentant du roi d'Angleterre, et dans l'espoir de s'assurer un appui dans les entreprises qu'il méditait contre ses voisins. Sa domination paraît aujourd'hui solidement établie. Il est non-seulement un grand guerrier et un politique habile, mais il entend à merveille le commerce. Il connaît très-bien les divers poids et les diverses

mesures, et le prix relatif des objets d'échange; et sait tirer avantage des besoins de ceux qui se présentent pour trafiquer dans les îles de sa domination.

Ses sujets ont déjà fait de grands progrès dans la civilisation; mais il les tient dans la soumission la plus abjecte. Il punit sans rémission toute résistance à ses ordres.

Ce fut en 1792 que Vancouver posa la quille du premier bâtiment ou plutôt de la première embarcation que Taméaméa ait eue. Celui-ci a depuis mis tant d'activité et de persévérance à la création d'une marine, qu'il a aujourd'hui vingt navires de vingt-cinq à cinquante tonneaux: quelques-uns sont doublés en cuivre; les plus gros sont armés de petits canons; les autres sont employés au commerce. Il avait en ce moment grand besoin de munitions navales; et pour avancer l'exécution de son projet favori, il était disposé à les payer à tout prix. Il est toujours accompagné de gardes: on peut les regarder comme un corps de troupes régulières; ils font auprès de sa personne un service régulier, et sont relevés à des heures fixes comme en Europe. Les sentinelles s'avertissent réciproquement de demi-heure en demi-heure, en criant comme sur les vaisseaux: tout est bien. Leur uniforme est une redingotte bleue à revers jaunes.

Sans doute les Anglais établis auprès de ce prince lui inspirèrent le désir d'obtenir un navire de Vancouver. Pendant qu'on le construisait, il ne quitta presque pas les charpentiers, et fit peu de visites à bord de la *Découverte*. Il peut aujourd'hui transporter ses guerriers à de grandes distances, et approvisionner ses îles. Personne ne sait tirer meilleur parti d'une idée qu'on lui suggère. Les bienfaits de Vancouver et des divers navigateurs européens auraient été perdus avec tout autre sauvage; Taméaméa est doué d'un génie bien supérieur à la sphère dans laquelle le sort l'a placé.

Des déportés échappés de Bolany-Bay ayant réussi à gagner les îles Sandwich, rendirent des services à Taméaméa, qui leur donna des terres en récompense. Ils y cultivèrent des cannes à sucre, et finirent par distiller du rhum. Cette liqueur fut pour eux une occasion de se régaler réciproquement et de négliger leur travail. Taméaméa leur adressa des remontrances avec beaucoup de douceur: elles furent vaines. Les drôles s'enivrèrent et se querellèrent de plus belle, et enfin ils insultèrent et maltraitèrent plusieurs insulaires. Alors il leur fit dire qu'au premier combat qui aurait lieu entre eux et ses sujets, il voulait être de la partie, pour savoir qui se conduirait le mieux dans l'occasion. Cet avertissement ne fut

pas perdu; les déportés devinrent soumis et paisibles.

Young, de qui nous tenons ces détails, nous dit que pendant plusieurs années Taméaméa demandait aux navigateurs européens, à leur départ de son archipel, un certificat de sa bonne conduite avec eux. Aujourd'hui que sa réputation d'honnêteté et de civilité est bien établie, il a laissé de côté cette mesure.

Parmi les choses que la fréquentation des Européens a fait connaître à Taméaméa, il ne faut pas omettre les liqueurs spiritueuses : quelques capitaines ont conclu de bons marchés avec lui, lorsqu'ils avaient du rhum, dans les momens où sa provision était épuisée. Quelquefois il en fait distiller avec le jus des cannes indigènes, qui sont d'une excellente qualité. Quand il veut se délasser de ses occupations sérieuses, il invite ses femmes et celles des chefs à venir boire du rhum avec lui, et il se divertit avec eux des querelles que l'ivresse produit entre elles.

Les îles Sandwich sont très-peuplées; les femmes y sont plus nombreuses que les hommes, tandis qu'à Taïti elles ne forment pas le dixième de la population. On ne connaît pas à Ovaïhy l'horrible usage de l'infanticide; ce qui a une grande influence sur l'augmentation progressive du nombre des habitans; et cet accroissement les force à

être laborieux, et à aider la nature en donnant le plus grand soin à la culture de leurs champs.

Les naturels qui habitent les îles soumises à Taméaméa font de fréquens voyages à la côte nord-ouest d'Amérique, et acquièrent par là une fortune suffisante pour les faire vivre dans l'aisance, et leur acquérir de la considération aux yeux de leurs concitoyens, auxquels, à leur retour, ils aiment à faire des récits emphatiques des aventures de leur navigation. La langue anglaise s'est beaucoup répandue parmi eux par leurs nombreux rapports avec les Anglais et les Américains.

Dans tout l'archipel les deux sexes sont également forts, robustes et endurcis au travail. Les Taïtiens que nous avons à bord, séduits probablement par la vivacité des naturels et par l'aspect du pays, profitèrent d'une nuit bien noire pour se glisser le long du bord et s'échapper à la nage. Mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que les îles Sandwich différaient essentiellement de Taïti; car il n'est permis à personne de rester oisif. Il faut que tout le monde travaille pour sa subsistance; manière de vivre qui n'était nullement du goût des Taïtiens: aussi saisirent-ils la première occasion de retourner dans leur patrie. Ils y abordèrent peu de temps après notre arrivée, ainsi que le charpentier qui nous avait abandonné à Vahou.